

Simon Lambert

La chambre

roman



r1e éditeur

La chambre
de Simon Lambert
est le neuf cent vingt-sixième ouvrage
publié chez VLB éditeur.

La collection « Fictions »
est dirigée par Marie-Pierre Barathon.

Je tiens à saluer Catherine Moraldo, Alain Beaulieu, Nathalie Pouliot, Marie-Pierre Barathon, Myriam Gagné, mes frères, Edgar Pitre, Samuel Marchand, Pierre-Olivier Belzile, Renaud Pilote, Antoine Tanguay et Anne-Marie Genest. Par leurs commentaires et leurs oreilles, ils ont tous pris part à l'écriture de cette histoire qui, telle qu'elle est, ne se serait pas faite sans eux. Merci.

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

La chambre

Simon Lambert

La chambre

Roman

v1b éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

VLB ÉDITEUR
Groupe Ville-Marie Littérature
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2N5
Tél. : 514 523-1182
Télé. : 514 282-7530
Courriel : vml@sogides.com

Maquette de la couverture : Anne Bérubé
Illustration de la couverture : iStockphoto : © GelatoPlus, © TayaCho.
Shutterstock : © Spaxiax, © Picsfive.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Lambert, Simon, 1982-
La chambre : roman
(Collection Fictions)
ISBN 978-2-89649-228-2

I. Titre.

PS8623.A42C42 2010 C843'.6 C2010-941616-3
PS9623.A42C42 2010

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

- Pour le Québec, le Canada et les États-Unis :

LES MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télé. : 450 674-6237

*Filiale du Groupe Sogides inc. ; filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

- Pour la Belgique et la France :

Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télé. : 01 43 54 39 15

- Pour la Suisse :

TRANSAT SA
C. P. 3625, 1211 Genève 3
Tél. : 022 342 77 40
Télé. : 022 343 46 46

Courriel : transat@transatdiffusion.ch

Courriel : direction@librairieduquebec.fr
Site Internet : www.librairieduquebec.fr

Pour en savoir davantage sur nos publications,

visitez notre site : www.edvlb.com

Autres sites à visiter : www.edhexagone.com • www.edtypo.com

www.edjour.com • www.edhomme.com • www.edutilis.com

Dépôt légal : 3^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010
Bibliothèque et Archives Canada

© 2010 VLB éditeur et Simon Lambert
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-89649-228-2

J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.

BLAISE PASCAL

Je me permets de soumettre à votre attention ce manuscrit d'un homme qui m'est cher. Lui-même n'aurait jamais osé vous le proposer, j'en suis certaine. Ce n'était pas l'appréhension d'un refus qui l'en empêchait, mais une crainte pour laquelle je ne trouve aucun nom et que, je l'espère, vous comprendrez. Vous comprendrez également qu'il m'a été impossible d'obtenir quelque consentement de sa part, ce malgré quoi je vous fais parvenir son texte. J'ai la ferme conviction que c'est ce qu'il m'aurait demandé de faire, s'il avait pu.

I

D'aussi loin que je me souviens, je me suis refusé à toute souffrance. C'est probablement pour cette raison que je n'ai pas perdu mon sang-froid. Je me suis affolé, bien sûr, un peu. Comment le contraire eût-il été possible ? Mes pieds pendaient au bout du matelas trop court, une humidité glaçante transperçait les couvertures et des relents de bois pourri me remplissaient les narines. Inquiet, je demeurais immobile en serrant les paupières. Lorsque je finis par les ouvrir, je découvris autour de moi une pénombre sinistre : seul un pâle rectangle de lumière me préservait d'une noirceur totale. Non, cette chambre n'était pas la mienne. On aurait paniqué à moins. Je suis toutefois parvenu – au bout de combien de temps, je l'ignore – à regagner mon calme. À quoi bon, en effet, céder à la panique ?

À l'heure d'entamer ces lignes, je ne sais toujours pas où je suis. Une saleté épaisse, presque opaque, recouvre la fenêtre et m'empêche de distinguer quoi que ce soit de l'autre côté. C'est dire à quel point ceux qui m'ont enfermé ici sont inventifs et sadiques. À quelques reprises, je suis monté sur le bureau afin de me coller contre la vitre qui, à mi-journée, dégage une chaleur sèche et réconfortante. Dans un instant d'égarement, il m'est arrivé d'y enfoncer les poings. Sous mes assauts dérisoires, elle n'a toutefois pas remué. Et en réponse à mes imprécations ridicules, elle n'a émis qu'un silence moqueur.

Je ne dois pas faillir ainsi. Que je me débatte, c'est d'ailleurs tout ce que voudraient ceux qui m'ont enfermé. Pourquoi céder à l'emportement ? Nul n'agit jamais bien sous l'emprise des passions. On se met en colère

pour ensuite le regretter, ou alors on s’effraie devant des ombres qui, plus tard, s’avèrent n’être que des coups de vent ou des chats de ruelle. Je dois plutôt prendre quelques grandes respirations et ne pas m’en faire. De toute façon, pourrais-je changer quoi que ce soit à mon sort ? L’épaisse fenêtre ne laisse passer aucun son ou presque : des résidus indistincts, peut-être des passants. Ceux-ci crieraient pourtant mon nom que je ne distinguerais pas leur voix, et eux ne peuvent entendre la mienne. À quoi bon m’en affliger ? Si quelqu’un, quelque part, savait, il ne pourrait pas me venir en aide. Ceux qui m’ont conduit ici ont tout prévu, ils m’ont réservé un châtiement bien précis.

Leurs intentions, j’en ai pris acte un matin, alors que je me tirais une fois de plus de ce lit inconfortable, dans cette chambre étroite que je ne reconnaissais toujours pas. Après m’être levé, je m’approchai de la fenêtre ambrée qui projetait une lumière d’abbaye sur le bureau. Une pile de feuilles vierges gisait dans cette semi-clarté, à côté d’un porte-plume et d’un encrier. Qu’on m’avait condamné à écrire, cela ne pouvait faire aucun doute.

J’ignore depuis combien de temps je croupis dans cette chambre : quelques jours, quelques semaines ? Je me rappelle seulement que j’ai entamé hier l’écriture de ce manuscrit. Avant cela, il n’y a que du flou, que des souvenirs qui refusent de répondre à l’appel, des réflexions perdues parce que je ne les ai pas consignées. Cette inquiétante amnésie me porte à croire qu’on m’a enlevé de force. Le problème d’une telle supposition, c’est que je me suis forcément défendu. Je n’ai rien d’un costaud, je possède même un physique particulièrement malin-gre. En revanche, je sais me montrer pugnace. Devant mes ravisseurs, j’aurais mordu, donné du poing, et on m’aurait payé en retour. Sur mon visage et mon corps,

pourtant, aucune contusion apparente, aucune lésion, pas même une égratignure.

Peut-être alors m'a-t-on tabassé si dur que je suis tombé dans le coma? La convalescence aurait laissé le temps à mes plaies de se refermer. À moins bien sûr qu'on ne m'ait pas battu, mais endormi. Que, sur ordre de quelque instance, on m'ait drogué, puis conduit dans cette pièce sombre et recluse. Comment savoir? Je ne connais même pas la nature du verdict prononcé contre moi. On m'en veut, cela tient de l'évidence, mais pour quel crime?

Je sais seulement qu'il me faut noircir ces feuilles pour ensuite les empiler patiemment sur le coin du bureau, ne m'interrompant qu'aux heures de repas. Car, bien entendu, on s'assure de me nourrir. Avec pour seule eau le contenu de la cuvette, je survivrais au plus quelques semaines. Ceux qui m'ont enfermé n'ont cependant négligé aucun détail. Quelque part dans le grand livre du parfait bourreau doit figurer cette règle d'or: entretenez votre victime. M'abandonner à ma faim eût constitué une sentence bien clémente, l'œuvre d'un tortionnaire inexpérimenté. Le châtement qui m'échoit ne présente toutefois aucune faille: je mange et ne meurs pas. Trois fois par jour, suivant un horaire d'une irritante régularité, une femme fait irruption avec ma pitance. J'entends des sons, probablement sa voix, qui pourtant demeure indistincte. Et quoi qu'il en soit, je ne réponds rien.

Il est clair qu'on a tout prévu. Écrire: le supplice me paraît trop bien choisi pour n'être qu'un effet du hasard. Et de surcroît dans un tel lieu. Chaque matin, comme pour vérifier que les parois ne se sont pas affaissées pendant la nuit, je reprends mes mesures: dix pieds de la porte au mur de la fenêtre, par un peu plus de onze. Quelques mètres carrés tout au plus. Un réduit pour

entreposer ma carcasse, dont l'une des deux portes donne sur un minuscule cabinet de toilette: on s'est vraiment assuré qu'il n'y ait aucune raison pour moi de sortir. Autour des deux poutres qui parcourent le plafond, je ne pourrais même pas glisser une corde, si bien sûr on m'en avait laissé une. Pas moyen de m'échapper. De toute façon, je n'aurais jamais le courage de passer à l'acte, autre détail que mes tortionnaires avaient sans doute calculé.

À mi-journée, une clarté diffuse parvient à traverser la vitre, lui conférant des allures de vitrail. Tout ce que la noirceur a l'habitude d'occulter se révèle dans des teintes chétives de jaune et d'ocre. Une fine pellicule graisseuse recouvre la pierre devant le bureau, tandis que le crépi des trois autres murs se désagrège et s'amoncelle sur les lattes craquelées du plancher. Dans les coins de la pièce, la moisissure se répand. Un jour, elle en occupera tout l'espace.

La plupart du temps ne m'entoure cependant qu'une noirceur froide. Dans certains moments de faiblesse, je m'approche de la fenêtre et tends l'oreille. Je distingue de vagues piailllements, qui pourraient être ceux d'oiseaux aussi bien que d'enfants. Des cris, des rires peut-être, qui me rappellent qu'à l'extérieur la vie suit son cours, ce dont je ne dois surtout pas m'affliger. Ce serait procurer un plaisir trop grand à ceux qui m'ont enfermé. Il me faut plutôt demeurer de marbre, ne pas fléchir, poursuivre l'écriture sans me demander pourquoi. Cette seule réponse devrait suffire: parce que c'est ce à quoi on m'a condamné.

Si la pénombre n'affadissait pas le moindre détail de cette pièce, peut-être que je parviendrais à en goûter les silences, ou l'écho de la pluie qui tambourine parfois contre la toiture. Peut-être aussi que je me réjouirais des repas qu'on m'apporte. Je mangerais avec une extrême lenteur, me délectant de chaque bouchée jusqu'à en

oublier mon isolement. Il ne resterait alors que très peu d'heures à tuer chaque jour. La plume reposerait sur le papier sans la moindre attention de ma part, ce qui constituerait un ingénieux pied de nez à mes tortionnaires. Mais autant me laisser mourir, dans ce cas, ce à quoi je ne peux me résoudre. Car, enfin, je suis innocent. Ils ont beau me retenir ici, m'astreindre à toute la misère qu'ils voudront, il n'en demeure pas moins que je suis enfermé sans raison. Peut-être m'a-t-on appréhendé faute de suspect, simplement pour accuser quelqu'un? Parce qu'il faut toujours un coupable. Pourtant, ils se sont trompés. Il ne peut en être autrement. Je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit, je n'en ai même jamais souhaité.

On me condamne néanmoins? M'efforcer de faire admettre à mes bourreaux leur méprise constituerait une perte de temps: je n'ai aucun moyen de m'assurer qu'ils seraient prêts à m'entendre. En dépit de la vérité et de la justice à mes côtés, ils se riraient de mes protestations. Pour seule issue, il me reste à prouver leur tort. Non pour revendiquer ma libération, mais en vue de mon seul apaisement. Ainsi, je pourrai un jour sourire en coin parce que j'aurai démontré hors de tout doute l'injustice de ma réclusion. Je serai alors celui qui, malgré l'absurdité de sa sentence, rassemblera ce qu'il faut de force pour l'accepter. Sans broncher, sans frémir. Alors, aucun malheur ne pourra plus m'atteindre.

Surtout, je ne dois pas me leurrer: l'air vicié de ce cachot ne sera sans doute respiré par nul autre que moi, et il est bien probable que personne ne lira ces lignes. Probablement s'assurera-t-on de les déchirer devant moi, en espérant qu'un tel saccage me soit intolérable. On se délectera d'avance de ma révolte, qui pourtant ne viendra pas. En effet, je ferai preuve du stoïcisme le plus pur, je leur dirai: « Allez-y, détruisez tout. »

Cet ouvrage composé en Minion corps 12 a été achevé d'imprimer au Québec
le deux septembre deux mille dix sur papier Enviro 100% recyclé
pour le compte de VLB éditeur.





Cette possible confusion, mes tortionnaires l'avaient bien sû prévue. Ils croient que j'écris pour être lu et que, dès lors, je serais peiné qu'on me confonde avec un autre. Voilà ce que leur sadisme a imaginé de plus ignoble, de plus raffiné. J'ai eu tort, après tout, de croire qu'on brûlerait mes pages. Non, ce n'est pas ce qui adviendra. Forcé d'écrire comme tous les détenus, je produis un manuscrit qui, à ma mort peut-être, sera distribué dans la rue. Par le petit vendeur, évidemment. On espère que j'y confesserai mes fautes pour ensuite les exposer à la vue de tous.

Oui, voilà, cet immeuble est un alambic. On y distille les condamnés afin d'en extraire l'essence, l'aveu. Ils ne m'auront toutefois pas, ces feuilles ne leur apprendront rien. Et si elles devaient un jour devenir révélatrices, c'est moi qui les brûlerais de mon propre chef. Une seule allumette et c'en serait terminé.

La chambre est le premier roman de Simon Lambert qui vit à Québec. Il est maintenant en littérature à l'Université Laval, où il a étudié la philosophie.